DOMINIQUE FORTIER

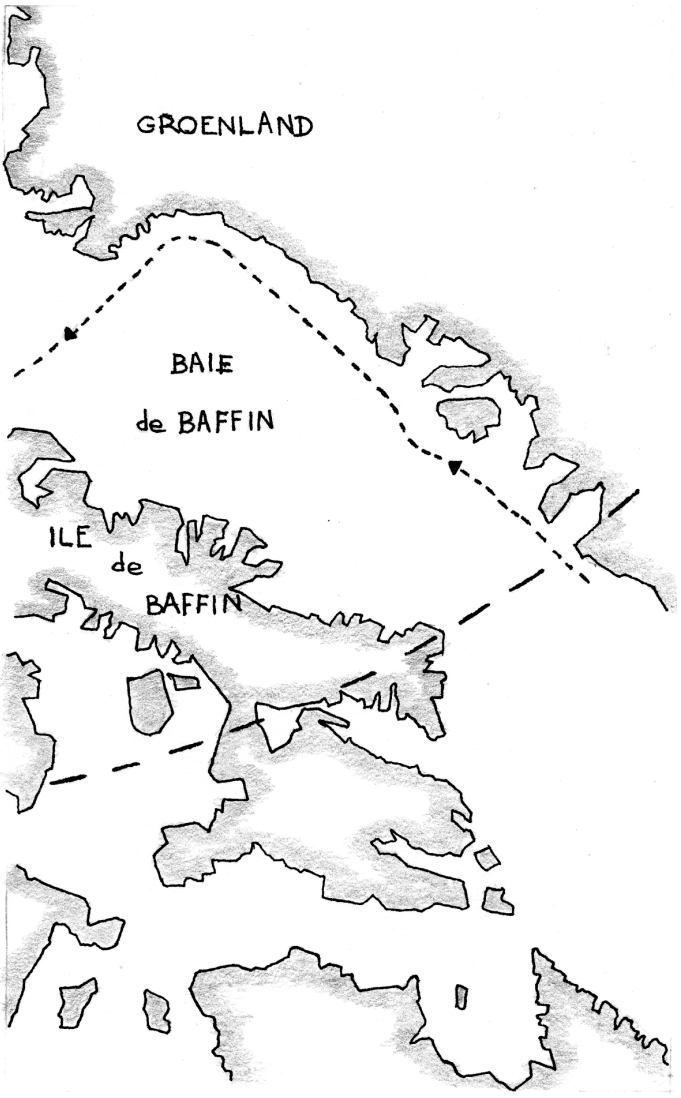
DU BON USAGE DES ÉTOILES

ROMAN

LA TABLE RONDE

DU BON USAGE DES ÉTOILES

ILE
KING WILLIAM


GROENLAND
BAIE
de BAFFIN
ILE
de
BAFFIN

DU MÊME AUTEUR

Les Larmes de saint Laurent,
Alto, Québec, 2010

DOMINIQUE FORTIER

DU BON USAGE DES ÉTOILES

Roman

LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© Dominique Fortier et les Éditions Alto, 2008.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.
ISBN 978-2-7103-6834-2.

Carte : *Caroline de Leusse*.

www.editionslatableronde.fr

Sail, sail adventurous Barks ! Go fearless forth,
Storm on his glacier-seat the misty North,
Give to mankind the inhospitable zone,
And Britain's trident plant in seas unknown.

ELEANOR PORDEN.

Les lords commissaires de l'Amirauté ont, à tous égards, pourvu avec libéralité au confort des officiers et des hommes d'une expédition susceptible, grâce aux prodiges du moteur à hélice et à d'autres avantages de la science moderne, de produire d'extraordinaires résultats.

The Times, 12 mai 1845.

Tu es fou et je suis aveugle ;
Dis-moi, qui nous ramènera à la maison ?

JALAL UD DIN RUMI.

Il y a de cela quelques années, une controverse éclata chez les érudits quant à savoir si l'eau salée était susceptible d'être soumise au phénomène que l'on connaît sous le nom de congélation. De doctes savants soutenaient en effet, au mépris de la raison, que les eaux nordiques devaient être à longueur d'année tout à fait dépourvues de glace sous prétexte que l'eau salée ne connaissait, par sa nature même et en raison des éléments dont elle est composée, que l'état liquide, et maints arguments frivoles et absurdes furent avancés pour prouver l'impossibilité de la congélation de l'eau de mer. Mais la question est dorénavant entièrement résolue ; et le phénomène est confirmé à la fois grâce à de nombreuses observations et à plusieurs expériences. Précisons en outre que pour congeler une telle eau de salinité ordinaire, dont la matière saline constitue le trentième du poids, nul n'est besoin d'un froid extrême : il a été démontré que ce processus a lieu au vingt-septième degré environ de l'échelle de M. Fahrenheit, soit quelque cinq degrés seulement sous le point de congélation de l'eau douce.

Gardons-nous cependant de conclure hâtivement de ce phénomène, comme plusieurs ont été tentés de le faire, qu'une mer Polaire exempte de glace ne saurait exister. Une multitude de preuves attestent au contraire de la présence d'une telle étendue d'eau au pôle Nord, dont nous nous bornerons à citer les plus évidentes et les plus irréfutables : comme il est communément admis que la glace ne se forme qu'à proximité du littoral, qu'il s'agisse de celui du continent ou d'îles, et qu'on ne trouve nulles semblables terres ni au pôle ni dans les environs d'icelui ; comme le soleil arctique brille pendant quelque vingt heures par jour durant l'été, ce qui est largement suffisant pour faire fondre toute banquise qui se serait formée au cours des mois d'hiver ; comme maints navires enfin ont pu naviguer en eaux libres à des latitudes élevées tandis que leur progrès avait été entravé par des icebergs, des bourguignons et de la glace flottante à des latitudes beaucoup plus méridionales, on ne peut qu'en conclure que le pôle Nord est en toutes saisons entouré d'une mer absolument libre de glace et, par conséquent, aisément navigable.

Argo Navis

Le soleil brillait en ce 19 mai 1845 alors que l'*Erebus* et le *Terror* s'apprêtaient à appareiller de Greenhithe, leurs reflets tremblant sur les eaux verdâtres du port où flottaient guirlandes, poignées de riz et petits poissons morts. Pas moins de dix mille personnes se massaient sur les quais pour assister au départ de sir John Franklin, héros de l'Arctique, qui repartait à la conquête du mythique passage du Nord-Ouest, toujours pour la plus grande gloire de l'Empire. Sur le pont de l'*Erebus*, en habit d'apparat, l'explorateur agitait un mouchoir coloré afin que son épouse Jane, lady Franklin, puisse facilement le distinguer au milieu de ses inférieurs qui secouaient, eux, des mouchoirs de soie noirs. Une fanfare entonna les premières mesures de *God Save the Queen*, dont les accords se mêlèrent aux acclamations et aux adieux ; l'émotion touchait à son comble. On aurait cru, comme le rapporta le lendemain un fin observateur dans la gazette, que l'Angleterre célébrait le retour triomphal de l'explorateur

plutôt que son départ. Une colombe traversa un pan de ciel d'un coup d'aile paresseux et vint se poser sur le mât du *Terror*, observant toute cette agitation la tête un peu penchée de côté, avant de s'installer confortablement, comme pour y couver un œuf. On s'accorda à y voir un heureux présage.

Puis les navires s'ébranlèrent, poussifs, et partirent à l'assaut des mers inconnues. Les spectateurs rentrèrent chez eux. Le héros de l'Arctique, qui se remettait difficilement d'une vilaine grippe, descendit dans sa cabine où il ne tarda pas à s'assoupir après avoir bu un peu de thé. Bientôt matelots, aides et officiers des deux navires eurent regagné leurs postes respectifs et il ne resta plus sur le pont du *Terror* que Francis Crozier, second de l'expédition et commandant dudit navire, qui regardait droit derrière le sillage en V laissé dans l'eau. Entendant un bruit sourd derrière lui sur le pont, il se retourna et faillit mettre le pied sur la colombe qui avait dégringolé du mât. Il saisit une aile entre le pouce et l'index : encore tiède, l'oiseau mou le fixait de son œil rond. Crozier le balança à la mer sans plus de cérémonie. Neptune, le chien du chirurgien, un mélange assez disgracieux de beagle et de lévrier, fit mine un instant de vouloir plonger à sa suite, mais, se ravisant, choisit plutôt de tourner en rond trois fois avant de se coucher sur le pont et de laisser échapper un pet sonore.

25 mai 1845

Une semaine à peine s'est écoulée depuis que nous avons levé l'ancre et le pays que j'ai quitté me semble plus lointain que la Lune et les étoiles au-dessus de nos têtes, toujours les mêmes et toujours différentes.

La mer est calme et les navires sont sûrs. Le *Terror* est mon plus vieil ami, mon seul ami, peut-être, dans ce voyage où je ne peux compter sur la présence de Ross avec qui j'ai franchi les frontières de l'Antarctique et entre les mains de qui j'aurais accepté sans hésiter de mettre ma vie encore une fois. En vain j'ai insisté pour que nous ayons à bord quelques-uns de ces baleiniers qui connaissent mieux que n'importe quel lieutenant de la marine britannique les eaux traîtresses de l'Arctique, braves hommes auxquels on doit la plupart des découvertes de ce pays de glace. Malheureusement, l'équipage constitué par Fitzjames est à l'image de celui qui l'a choisi : élégant, enthousiaste, sûr de

lui, mais cruellement dénué d'expérience. Parmi les vingt et un officiers – au service exclusif desquels on compte pas moins de huit hommes, lesquels, je l'espère, ne rechigneront pas le moment venu à retirer leurs gants blancs pour briquer le pont ou carguer les voiles –, il n'en est pas un, hormis sir John, les deux maîtres de glace et moi-même, qui se soit déjà aventuré dans l'un ou l'autre des cercles polaires. Les plus curieux ne connaissent l'Arctique, Dieu ait pitié de nous, que par ce qu'ils en ont lu dans les récits de Parry et de Franklin, dont ils récitent des passages avec la même ferveur que s'il s'agissait de versets de l'Évangile. Ils sont excités comme des écoliers qu'on amène au cirque.

Une semaine à peine et j'ai dû aller dîner trois fois à bord de l'*Erebus*, sir John semblant croire qu'il entre dans ses devoirs d'organiser des soupers fins et de veiller à ce que ses officiers ne s'ennuient point. Il me fait envoyer au matin de petites cartes où il est inscrit en lettres soignées que « sir John Franklin, capitaine de l'*Erebus*, requiert l'honneur de la présence à sa table de Francis Crozier, capitaine du *Terror* », comme si je risquais de le confondre avec le commandant de quelque autre navire et de me présenter par erreur sur un bateau où je ne serais pas attendu. Les hommes qui doivent lui rapporter ma réponse patientent, trempés, l'air un peu ahuri devant ces salamalecs, tandis que je retourne le carton pour y tracer ma réponse, après quoi ils

reprennent la mer afin d'aller livrer le précieux bout de papier. Il faudra que je songe à informer les vigies de convenir d'un code pour éviter ces équipées qui transforment inutilement nos matelots en garçons de poste.

On fait bonne chère sur l'*Erebus* ; cinq bœufs qui nous accompagnaient à bord du *Barretto Junior*, le navire de ravitaillement, ont été sacrifiés en une véritable hécatombe et accommodés à différentes sauces. Hier, nous avons eu un fort bon rôti de côtes, suivi d'une sole à la meunière, de carottes et de pommes de terre au beurre et d'un flan aux petits fruits, le tout servi dans l'argenterie frappée aux armes ou au monogramme de chacun. On ne pousse pas le ridicule jusqu'à exiger que j'apporte mes propres couverts, mais je mange dans ceux de sir John, qui a apparemment emporté plus que le strict nécessaire.

On devise gaiement du voyage qui s'amorce, comme s'il s'agissait d'une excursion de chasse à courre, bien que je doute que la majorité de ces messieurs aient jamais tué gibier plus redoutable qu'une perdrix ou, à la rigueur, un renard. La plupart nourrissent, comme DesVœux, une admiration sans borne pour sir John, *le héros de l'Arctique*, dont le récit des hauts faits a bercé leur enfance, *l'homme qui a mangé ses souliers* et, contre toute attente, réussi à survivre seul dans une nature sauvage et hostile.

À voir cette joyeuse assemblée qui fait bombance, les valets qui servent et emportent les plats sous des cloches d'argent, les vins qui accompagnent chaque nouveau mets, on se croirait à un souper chez un gentilhomme de campagne dont le cheptel a connu une année particulièrement productive ou qui vient de marier sa fille. À cela près qu'il n'y a nulle dame parmi l'assemblée – mais il est vrai qu'elles se retirent de toute façon dès la dernière bouchée avalée pour laisser ces messieurs fumer leurs cigares et siroter leur porto – et que les chandeliers sont solidement fixés sur la table où des gobelets d'argent remplacent les verres de cristal. Sans oublier, bien sûr, qu'une fois les réjouissances terminées, plutôt que de demander qu'on avance ma carriole, je fais appeler les rameurs qui, au terme d'un voyage pouvant mettre jusqu'à deux heures sur les rouleaux de l'Atlantique, me ramèneront chez moi, sur le *Terror*, au fond la seule maison que j'aie jamais eue.

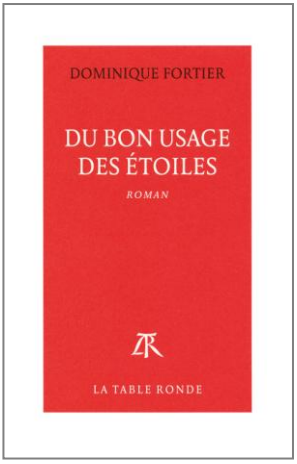
4 juin 1845

Ce matin, j'ai découvert que mon stock personnel de tabac et de thé, que je croyais n'avoir jamais été livré, a plutôt été porté à bord de l'*Erebus*, dans la cabine de Fitzjames, que je sais n'avoir rien à se reprocher puisqu'il n'a de cesse de claironner que quelque ami inconnu a jugé bon de lui faire un cadeau inattendu à l'occasion de son départ. Il ne

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN MARS 2011 POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE, 33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 75006 PARIS.

Dépôt légal : mars 2011.
N° d'édition : 182131.
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.



Du bon usage des étoiles Dominique Fortier

Cette édition électronique du livre
Du bon usage des étoiles de *Dominique Fortier*
a été réalisée le 28 avril 2011
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2011 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782710368342)
Code Sodis : N489317 - ISBN : 9782710368366
Numéro d'édition : 182131